



Opinion
Publique.

**La
Foudre.**

N^o 11. — 25 Juillet 1823.

ÉCLAIRS.

Le Musulman au milieu des Catholiques d'Espagne. — Le bataillon de grues ou les cortès portées aux nues. — M. Necker ressuscité par le comte Lanjuinais. — L'héroïque Espagne saluée par l'héroïque Quiroga. — La prudence est mère de la sûreté, maxime à l'usage des Wilson, des Pépé et de tous les chevaliers de la liberté. — Mina régorgéant le sang de Paul Miralès. — La reprise de M. Pincé. — Les deux Tissot ou les massacres de la Saint-Barthélemy et les massacres du deux septembre.

LETTRES TURQUES.

DEUXIÈME LETTRE.

Madrid, 1823.

(*Au reis Effendi.*)

Tes ordres sont exécutés. A peine remis des fatigues d'un long voyage, je m'occupais à Paris de l'objet de ma mission, lorsque je reçus ta lettre. Tu m'enjoignais d'aller

observer, sur le sol même de l'Espagne, les causes et les effets de cette guerre dont les gouvernemens chrétiens sont aujourd'hui tout occupés. J'ai obéi avec promptitude, et je désire que ta sagesse puisse retirer quelque utilité des éclaircissemens que j'ai recueillis.

Tu connais, très-illustre ministre, les longs efforts qu'une société d'hommes lettrés, se disant philosophes, ont fait depuis près d'un siècle pour abolir les anciennes coutumes de l'Europe, pour arracher le pouvoir aux mains des rois, et pour détruire la religion de Jésus. Le gouvernement de la Sublime-Porte a dû voir avec indifférence, ou même avec une sorte de satisfaction, les discordes sanglantes qui ont agité pendant ce temps les Nazaréens. Mais aujourd'hui ta profonde sagesse se manifeste avec le désir que tu témoignes de porter un œil scrutateur sur la situation actuelle des choses en Europe.

En effet, très-sage Effendi, les circonstances sont changées. Les tentatives et les crimes des ennemis des trônes et du christianisme n'ont abouti qu'à élever contre eux-mêmes une puissance formidable, par laquelle ils seront indubitablement ancantis. Je veux parler de cette ligue générale entre les rois de l'Europe, appelée *Sainte-Alliance*. Le visir d'Autriche, prince Metternich, en fut le promoteur : rien n'égale l'habileté que ce ministre déploya pour écarter les obstacles que l'ignorance, les amours propres des petits esprits et les préjugés de l'ancienne diplomatie apportaient à l'exécution de ses vues. Le czar de Moscovie a adopté ce vaste plan, et il le soutient de toute sa puissance. Au moyen de cette union, qui se fortifie de jour en jour par les succès, tout le continent de l'Europe formera en quelque sorte une seule famille. C'est à toi, digne appui du trône des vrais croyans, de prévoir ce que l'islamisme aurait à craindre dans ses possessions en Europe, d'une ligue si redoutable, une fois que l'attention des confédérés ne serait plus détournée par les soins de

leur propre tranquillité. Ce temps n'est peut-être pas éloigné : car les ennemis de la Sainte-Alliance, vaincus en Italie, déjoués en Allemagne, déconcertés dans la Grèce par le refus de secourir nos rajas révoltés, seront incessamment détruits en Espagne, dont la population presque entière s'est déclarée contre eux.

La révolution espagnole ne ressemble en rien à celle de France, quoiqu'elle ait été dirigée dans le même sens, et peut-être du même lieu. Chacune des deux nations diffère tellement de l'autre, que la cause qui à produit un certain effet dans l'un des deux pays produit dans l'autre un effet tout contraire.

En France, la révolution a augmenté l'énergie universelle ; elle a accru les richesses du gouvernement en concentrant dans ses mains une grande portion des revenus des particuliers ; elle a rassemblé ces armées, qui, invincibles durant dix ans, ont parcouru et ravagé l'Europe ; elle a enfin préparé, sans que le peuple s'en aperçoive, les voies au gouvernement le plus absolu qui puisse exister, et qu'un de leurs *ulemas* de Paris me définissait par ces mots : *Despotisme administratif*.

En Espagne, au contraire, la révolution a tari les sources de la richesse publique ; elle a privé l'Etat de ses colonies ; elle a divisé et dissout l'armée ; elle a réveillé parmi le peuple le sentiment de ses droits particuliers, et l'a confirmé dans l'amour de ses privilèges, qui sont aussi nombreux que les divers cantons de ses provinces. Elle a affaibli l'aristocratie, en ce que le peuple, presque seul, s'est trouvé chargé de défendre sa religion et ses anciennes lois. Elle a affaibli le trône, en ce que ses appuis naturels ont été reconnus viciés ou sans consistance ; en un mot, elle a dispersé les leviers de l'autorité, et ce ne sera pas une tâche facile que de les réunir.

Cette différence singulière ne peut s'expliquer qu'en reportant sa vue sur des temps antérieurs.

*

Tu sais, très-excellent ministre, que de toutes les dynasties qui règnent en Europe, celle des Bourbons, qui possède trois royaumes, fut depuis long-temps la plus exposée aux entreprises des révolutionnaires dont il est ici question. Les princes de cette illustre maison, jaloux de plaire à la multitude, avaient pour coutume de laisser tomber en désuétude les anciennes institutions dans leurs Etats. La magistrature y était devenue vénale, la noblesse avait été privée de ses fonctions, la religion s'était affaiblie par la grande liberté laissée aux impies de publier leurs méchantes pensées.

Il faut ajouter à cela que, dans l'idée de se populariser davantage, l'on avait ouvert à tous les sujets indistinctement la carrière des emplois publics; le moindre artisan élevait ses fils dans l'espoir de parvenir aux premiers honneurs. On reconnaissait généralement que chaque individu doit prétendre à tout, que la naissance et l'hérédité sont des injustices, et que la propriété est un meuble qui doit passer perpétuellement de main en main, sous la conduite du talent et de l'adresse.

Voilà pourquoi en France, où la multitude était déjà suffisamment éclairée par l'éducation d'un siècle, la révolution eut lieu au profit des classes inférieures, qui s'emparèrent de l'État après avoir égorgé ceux qui le défendaient. Mais en Espagne, où la plus grande partie du peuple est restée dans l'ignorance des nouvelles théories, la révolution n'ayant mis en mouvement qu'un petit nombre d'individus, elle n'y a jamais pu devenir populaire.

Que penseras-tu, très-judicieux ministre, du délire qui a porté ces Espagnols, la plupart distingués par leurs titres, leurs richesses, leur éducation et leur influence, à proposer à la multitude d'entrer en communion de tous ces avantages, au risque de périr eux-mêmes dans la tempête des innovations, ainsi que cela était arrivé en France?

Rien n'est plus admirable qu'une telle générosité, si ce n'est le bon sens du peuple qui a refusé unanimement de prêter l'oreille à la flatterie, et d'accepter les dons qu'on lui offrait.

Dans un conte espagnol des plus estimés, on voit le héros, sorte de scheik ridicule, nommé *Don Quixote*, qui, rencontrant un lion qu'on conduisait à la ménagerie du roi, et voulant donner une idée de son courage, force le conducteur à démuseler la bête féroce, à la grande terreur des assistans. Le fier lion, tout surpris d'être libre; s'avance sur la porte de sa cage, envisage son libérateur, baille et retourne se coucher dans sa prison. Voilà, très-éclairé visir, le tableau fidèle de la révolution espagnole qui a tant effrayé l'Europe. Elle eût fini d'elle-même plus tôt ou plus tard; non, à la vérité, sans troubles et sans effusion de sang, car ce peuple est terrible dans ses haines et meurtrier dans ses vengeances.

C'est sans doute autant pour arracher à sa fureur les auteurs de la captivité du roi, que pour délivrer ce malheureux monarque, que le neveu du Roi de France, à la tête d'une puissante armée, est venu occuper l'Espagne: car tu dois savoir que la clémence des Bourbons est comme inépuisable; ils ne cessent de s'entremettre entre leurs amis et leurs ennemis, pour protéger ces derniers, qu'ils comblent même de dons, et qu'ils placent souvent autour de leur trône, bravant généreusement jusqu'à leur ingratitude. En quoi ces magnanimes souverains me semblent agir aussi d'après les règles d'une profonde politique, leurs adversaires n'étant susceptible d'être liés que par des bienfaits sans cesse renouvelés; tandis que leurs fidèles sujets, laissés dans l'oubli, ne cessent pas de se croire liés par l'honneur.

Le prince français, en entrant en Espagne, a déclaré, dans un manifeste, qu'il venait uniquement pour aider au peuple espagnol à délivrer le roi du joug de ses sujets

rebelles , devenus ses tyrans. Le peuple de l'Espagne s'est précipité par tout au devant des Français , et les rebelles , frappés de terreur , se sont enfuis de la capitale , emmenant avec eux le roi prisonnier. Ils se sont réfugiés en dernier lieu dans la ville de Cadix , située aux confins du territoire , dans une presqu'île fortifiée , parce qu'on avait oublié d'envoyer par mer quelques troupes pour l'occuper. On assure qu'ils ne songent plus , en ce moment , qu'à négocier pour la délivrance du roi au prix de leur propre vie , et pour qu'on leur laisse emporter les trésors qu'ils ont accumulés. Il conviendra , dans ce cas , de protéger leur fuite : car la présence même de l'armée française ne les sauverait pas , en Espagne , du châtement qu'ils ont mérité par leur rébellion.

Tu peux juger d'après cet aperçu , très-judicieux ministre , que l'expédition d'Espagne n'est point une guerre véritable , mais un secours d'armes , pacifiquement fourni au peuple espagnol , pour se délivrer d'une poignée de séditions qui avaient envahi le gouvernement , au milieu de la consternation générale. Sur tout le chemin que j'ai parcouru , rien ne m'a offert l'image de la guerre. Les soldats français , au sein de la tranquillité , maintiennent une discipline aussi sévère que s'ils étaient au sein de leur patrie. Mon compagnon de voyage , Français , qui a assisté à plusieurs campagnes me montrait avec admiration , dans tous les villages , les canards et les poules se promenant impunément au milieu des houzards. ***

CORTÉSIANA.

Dans notre dernier rapport des séances des cortès , nous avons laissé ces *honorables* au moment de leur embarcation aérienne pour Ceuta. Nous étions bien curieux de connaître la suite de cette expédition assez singulière ; mais qui aurait pu nous en communiquer le récit , si ce n'est les corbeaux ou les grues , seuls

voyageurs que nos législateurs étherés rencontraient dans leur route. Un accident assez heureux a procuré de leurs nouvelles à ceux de leurs amis qui sont restés ici-bas. Une copie informe d'une séance des cortès, échappée à ce qu'il faut croire des mains d'un secrétaire, est tombée sur un paquebot français : c'est ainsi que nous en avons eu connaissance. Nous allons la transcrire.

Séance du 30 juin 1823.

(Les cortès arrivent en tumulte dans le lieu ordinaire de leurs séances à Cadix. Il est huit heures du matin. L'assemblée est aux abois. Le toit de la salle a été enlevé, ainsi que les bancs et les tables. On voit un assez grand nombre de petits ballons rangés circulairement autour du ballon principal. Le président occupe le ballon d'honneur. Il agite sa sonnette. Les cortès, au nombre d'une vingtaine (c'était tout ce qui restait de l'immense majorité de la masse libérale espagnole), se rapprochent du président pour mieux entendre ce qu'il va dire.)

Le président, ayant la tête passée à la fenêtre étroite de son ballon :

Messieurs, je revois avec une satisfaction mêlée d'orgueil ceux d'entre vous qui sont restés fidèles aux principes, et qui sont encore dignes de notre sainte constitution. Nouveaux Icares, allez, volez où l'honneur vous appelle... ; car vous vous rappelez ce fameux morceau d'Ovide, où il dit : *I, note...* Ce passage est bien touché. J'en ai toujours été frappé, comme par un pressentiment de ce qui devait m'arriver... Je m'aperçois que nous ne sommes que vingt... C'est égal ; nous n'en représentons pas moins toute l'Espagne. Car le grand avantage du système représentatif parmi nous, c'est qu'il procède par voie d'emboîtement, c'est-à-dire que tous les individus sont toujours représentés les uns par les autres à l'infini : c'est comme quand on récite un arbre généalogique : *Abraham genuit Jacob, Jacob autem genuit. — Nathan, Nathan autem genuit...* Si j'en avais le temps, je vous réciterais tout cela d'un bout à l'autre. Quand nous serons en l'air, nous pourrions, pour nous amuser, nous livrer à ces combats de mémoire... Vous verrez que je suis assez bien ferré... Maintenant je vais régler le départ et l'ordre de la marche. Afin qu'il ne fût porté la moindre atteinte à l'indépendance individuelle, j'ai déterminé que chaque

membre aurait son ballon. L'assemblée sera disposée d'une manière triangulaire, comme les vols de grues. Chaque membre à son tour sera chef de file : on se remplacera toutes les heures. Le président restera en arrière pour observer les mouvemens et donner les signaux. Lorsqu'un des orateurs voudra obtenir la parole, il hissera son pavillon tricolore. Si elle lui est accordée, il maintiendra son pavillon ; il sortira des rangs, et il naviguera à la gauche de l'assemblée. Maintenant il y a une question plus grave, parce qu'elle peut modifier l'étendue de mes fonctions. La sonnette ne pouvant plus suffire parce que le bruit des vents et le ramage des oies sauvages empêcherait de l'entendre, je mets à l'ordre du jour la question de savoir quel instrument remplacera la sonnette.

(Un membre demande la parole.)

Le président. Accordé.

L'orateur. Messieurs, la plus grande simplicité devant régner dans ce que nous pouvons appeler notre mobilier, ainsi qu'elle règne dans nos vêtemens, je ne proposerai ni la trompette marine, qui est un instrument de luxe ; ni la contrebasse, très à la mode parmi nos petites maîtresses constitutionnelles ; je ne parlerai pas même de la grosse caisse, car c'est un instrument trop guerrier et qui pourrait effrayer quelques-uns d'entre vous : par tous ces motifs, je propose le cornet à bouquin.

(Le cornet à bouquin est mis au voix et adopté.)

Le président. Messieurs, je crois qu'il convient de faire une petite répétition de l'ordre de marche. J'invite en conséquence M. le directeur général de l'embarcation à nous lâcher du gaz, et messieurs les députés à monter en ballon. Le cornet à bouquin n'étant pas arrivé, je frapperai trois fois des mains : au troisième coup, chacun sautera dans son ballon respectif.

(Le président frappe des mains ; le mouvement s'exécute.)

Le président. Bravo... bien sauté... Maintenant essayons de nous élever en ordre. (Ce mouvement a lieu.)

Le président. Bravo ! voilà ce qui s'appelle manœuvrer proprement. Vos mouvemens d'exaltation sont très-naturels... Je vais donner à l'assemblée quelques minutes pour se recueillir. Que chacun examine s'il n'oublie rien... Avez-vous votre constitution dans vos poches ?

Un membre. J'ai la mienne sous mon bonnet.

Le président. Nous ne devons pas espérer d'arriver droit à Ceuta à vol d'oiseau. Il se pourrait que nous fissions bien du chemin, et qu'avec notre constitution dans nos poches, nous pussions dire sans figure, *qu'elle a fait le tour du globe.*

(Dans ce moment, le président sonne l'air de la *Tragala* sur son cornet à bouquin : c'est le signal du départ. Les ballons s'élèvent dans les airs par un vol inégal. Le peuple de Cadix attendait avec impatience sur les places publiques l'heure de ce départ. Quand on aperçut dans les airs ces grues législatives, on était si content d'être délivré de leur présence, que personne, pour cette fois, ne s'avisa de crier, *à bas les cortès!* Le président s'apercevant que l'assemblée s'élevait en désordre, sonna de son cornet à bouquin avec une impatience marquée. Le désordre continua malgré ce signal. Bientôt il s'aperçut qu'il y avait une conspiration formée contre lui. Il n'en douta plus lorsqu'il vit venir à lui plusieurs membres qui tentèrent de lui enlever de force son cornet à bouquin.)

Le président aux factieux. Messieurs, je déclare que je ne céderai mon cornet à bouquin à personne : c'est le signe de mon autorité.

Un membre, tenant le président au collet. Ni la constitution ni le règlement de la chambre ne parlent du *cornet à bouquin.*

Le président. Monsieur, vous l'avez voté vous-même.

Le membre rebelle. Nous n'avons pu voter ce qui est hors la constitution.

Le président, avec émotion. Eh bien, messieurs, je demande la parole pour m'expliquer, mais qu'on me lâche.

(On lâche le président et il s'exprime ainsi :)

Messieurs, dans la circonstance grave où vous me placez, je ne vous ferai pas un discours à perte de vue... Nous n'avons jamais vu les choses humaines de si haut qu'aujourd'hui, et cela doit donner du calme à nos idées... Comme nous ne sommes pas assis sur des fondemens très-solides, nous devons travailler à consolider notre ouvrage....

(Ici un coup de vent survient, et l'honorable orateur se perd dans les nuages. Après quelques instans il reparaît; mais il survient un nouveau coup de vent, qui fait tourner le ballon sur lui-même, de manière que l'orateur tourne le dos à l'assemblée.)

Les membres conjurés, en tumulte. Il insulte l'assemblée; il lui tourne le dos.

(Un membre, prenant le parti du président, demande la parole et veut prouver qu'il n'y a pas eu préméditation.....)

(Ici finissait le procès verbal. Il y avait encore quelques mots écrits d'une main tremblante; mais ils étaient indéchiffrables. La feuille qui contenait ce que nous venons de transcrire était tachée de quelques gouttes de sang, ce qui fait présumer que les cortès s'étaient livrés à coups de poing une espèce de combat naval.)

LITTÉRATURE.

Suite du Répertoire du Théâtre Français, avec un choix des pièces de plusieurs autres théâtres, arrangées et mises en ordre par M. Lepeintre, et précédées de Notices sur les auteurs; le tout terminé par une Table générale. (1)

La 15^e livraison de la *Suite du Répertoire du Théâtre Français* vient de paraître; elle est digne des précédentes, et par le choix des pièces qui la composent, et par l'exécution typographique, qui ne laisse rien à désirer. Si l'objet de toutes les entreprises littéraires doit être en même temps de plaire et d'instruire, il est facile d'expliquer pourquoi celle de M. Lepeintre a obtenu un si brillant succès, malgré la stagnation des affaires: c'est qu'aucune

(1) A Paris, chez Mme veuve Dabo, rue Hautefeuille, n^o 16.

La *Suite du Répertoire* se composera de 81 vol., format in-18, ou format in-12, imprimés en caractères neufs, sur beau papier.

Cette collection est divisée en seize livraisons, de chacune cinq volumes. La onzième livraison est en vente. Il paraît une livraison le 25 de chaque mois.

Le prix de souscription de chaque livraison est, pour l'in-18, de 10 fr., papier ordinaire, et 20 fr., papier vélin; et pour l'in-12, de 19 fr. pap. ord., et 36 fr. pap. ord.

n'avait mieux atteint ce double but, ni rempli avec plus de fidélité ces deux conditions essentielles. Tous les amis de la littérature nationale se sont empressés de se procurer une collection où se trouvent réunis, non-seulement un grand nombre d'ouvrages anciens, mais aussi la plupart des pièces modernes dont l'apparition a été signalée par quelque événement remarquable. Avec cette collection on aura la mesure de tous les talens contemporains; le lecteur pourra apprécier les succès, et même les chutes; plus d'une fois il aura occasion de redresser les jugemens du parterre.

Rien n'est plus propre à former le goût que la comparaison entre le théâtre actuel et celui du siècle de Louis XIV. Avec un peu d'attention, le lecteur verra combien sont différentes ces deux époques dramatiques, et il sentira sans peine que l'avantage n'est pas du côté de la nôtre. Dans la comédie, à la place des vives saillies de nos pères, règne un certain arrangement de mots qui provoque à peine le sourire; je ne sais quel libertinage décent a remplacé la franchise du langage. A force de courir après l'esprit, on a perdu le comique; le bon ton a tué le bon goût. Dans la tragédie, c'est peut-être pis encore: les héros ne viennent plus sur la scène pour se parler, et discuter ensemble leurs intérêts; ils ne s'adressent aujourd'hui qu'à messieurs du parterre, et récitent tour à tour des odes, des élégies, des descriptions, et même des poèmes épiques entiers; c'est le poète qui est toujours là; jamais le personnage. Conçoit-on rien de plus insipide que le système dramatique à la mode? des comédies où l'on ne rit pas! des tragédies où l'on ne pleure pas! Et qu'on se plaigne après de ce que le public abandonne les théâtres!

Mais ce public lui-même n'est-il pas quelquefois injuste? L'esprit de parti ne s'est-il pas souvent assis au parterre? Les juges n'ont-ils pas été trompés quelquefois par leurs

demi-lumières ? n'ont-ils jamais pris le naturel pour le trivial, la simplicité pour la faiblesse, la grâce pour la gaucherie ? N'ont-ils pas souvent applaudi l'enflure pour la majesté, les grands mots pour les grandes pensées, Brebeuf pour Corneille ? Enfin, l'ignorance et la mauvaise foi de presque tous les journaux de théâtre n'ont-ils pas contribué à égarer l'opinion publique ? Ou je me trompe fort, ou le lecteur, après avoir consulté la collection de M. Lepeintre, répondra par l'affirmative à ces questions ; il trouvera dans le *Répertoire* plusieurs monumens des erreurs du parterre.

L'éditeur, qui paraît connaître assez bien la frivolité de notre siècle sérieux, ne s'est pas borné, comme ses prédécesseurs, à nous offrir les pièces du Théâtre Français : il a de plus fait un choix dans le répertoire des autres théâtres. Les goûts les moins semblables trouveront ici à se satisfaire. Opéra, Vaudeville, et même Variétés, tout a été mis à contribution. Qui pourrait lui en faire un reproche ? Le calembourg a eu aussi son règne ; et tandis que nos armées faisaient trembler l'Europe, Brunet s'était assis sur le trône de l'empire des lettres. Dans un temps où l'on a vu une si étrange confusion de choses, personne ne doit s'étonner de trouver sous la même couverture *Régulus* et *Cadet-Roussel-Esturgeon*.

Oh ! combien d'ouvrages oubliés devront leur résurrection à M. Lepeintre ! que de héros il fait sortir de la tombe ! Où seriez-vous sans lui, malheureux Oscar, infortuné Tippoo-Saëb, pauvre Brunchaut, *pitoyable* Mahomet II ?

Répondez, M. Baour-Lormian, qui rend à la lumière vos tragédies fugitives ? Dites-moi, M. Liadières, qui révèle votre nom à la France ?

Je n'indiquerai pas au lecteur toutes les ressources que présente cette belle collection ; je me contenterai de lui apprendre que, lorsqu'il voudra rire, il trouvera les

dramas de M. Bouilly, et les comédies de M. Duval lorsqu'il voudra pleurer.

M. Lepeintre a fait précéder le théâtre de chacun des auteurs d'une notice où il apprécie très-bien les productions de la plupart d'entre eux, et où il relate les particularités les plus remarquables de leur vie. Ces notices sont écrites d'un style clair et rapide, élégant sans prétention, simple sans bassesse. Il y a joint quelques dissertations sur l'art dramatique, où il fait preuve d'érudition et de goût. La direction de cette magnifique entreprise ne pouvait être confiée à des mains plus habiles.

J.-J. A....

Etudes biographiques et littéraires sur Antoine Arnauld, Pierre Nicole et Jacques Necker, avec une notice sur Christophe Colomb, par M. le comte Lanjuinais, pair de France (1).

M. NECKER.

Dans tous les temps, et plus encore de nos jours, on a vu des hommes acquérir une juste réputation en se renfermant dans le cercle proportionné à leurs forces, et ensuite perdre cette réputation pour être sortis de leur sphère et avoir voulu prendre un essor trop audacieux. Se mettre à la tête des affaires sans génie, c'est vouloir s'élever dans les airs sans ailes; c'est s'exposer à tomber et à écraser les autres de sa chute.

Ainsi, naguère on vit un homme de finance devenir l'artisan de sa ruine et de celle de la France. Il méconnut sa portée, et nous perdit par trop d'orgueil. Doué d'un grand esprit de détail, fier des succès qui avaient couronné ses opérations de banque, au fond très-honnête homme, il se crut capable de diriger nos finances embarrassées et

(1) 1 vol. Paris, chez Baudouin, rue Vaugirard, n° 36.

le royaume lui-même. Il pensa qu'il serait mieux placé au ministère que dans son comptoir. Ses contemporains le crurent aussi, et comme dans quelques circonstances difficiles il avait montré de l'aptitude et du zèle, l'on s'était pris pour lui d'une belle passion. On ne songeait pas que jusque là il avait agi de concert avec des égaux qui le soutenaient, et sous des inspirations qui l'enhardissaient; on l'arracha de son cercle secondaire, et on le jeta, tout bouffi de vanité, au sommet de l'administration. C'était le dépayser.

Qu'arriva-t-il? Le ministre, sentant tout à coup qu'il était devenu le centre et le moteur de toutes les impulsions administratives, et manquant de ce coup d'œil qui aperçoit en même temps l'opportunité d'un acte et ses conséquences, n'osa plus rien entreprendre qu'avec hésitation et rien exécuter qu'avec mollesse. Étonné que chacun de ses mouvemens retentit dans la France entière, il craignait de remuer; et au lieu de maîtriser les événemens, il se livrait ainsi à leurs caprices, et se laissait aller au courant des choses.

Cette irrésolution ne pouvait manquer d'être funeste à l'État. Les révolutionnaires, qu'il n'aimait point et qu'il flattait cependant, profitèrent de sa faiblesse pour lui arracher des concessions; on le vit aux états-généraux tenir une conduite incertaine et même cauteleuse; cette assemblée qu'il avait réunie le domina bientôt; il devint l'instrument de son propre ouvrage; après avoir assemblé au-dessus du trône tous les nuages de la révolution, éperdu et tremblant, il tomba, et avec lui la monarchie.

Les hommes prévoyans furent plus affligés que surpris de cette catastrophe. Ils l'avaient prédite long-temps à l'avance; ils avaient signalé l'abîme où nous poussait ce ministre, dont la vue était louche et bornée. Cet exemple apprend aux puissans, qu'en toute circonstance il faut savoir prendre parti, ou renoncer au maniement des af-

aires publiques. L'incertitude perd les nations comme les particuliers. Entre les mains d'un homme d'État, la franchise jointe à la fermeté est une baguette magique.

Le ministre dont nous nous occupons avait un autre défaut dont la source était peut-être aussi dans le sentiment qu'il avait de son génie peu créateur. Il oubliait que chaque peuple a ses besoins particuliers, et que les mêmes institutions ne conviennent pas à tous. Sans égard pour la différence de mœurs, de religion, d'habitudes, il crut que la charte britannique était propre à régir la France. Des lois fondamentales établies pour une nation grave, réfléchie et constante, ne semblent certainement pas être en harmonie avec les besoins d'une population légère et avide de changemens. Comment se fait-il donc qu'un ministre de bon sens ne comprit pas les dangers ou du moins l'absurdité d'une semblable entreprise? Il n'y a pas d'écolier publiciste capable d'un barbarisme politique aussi grossier. Que dirait-on aujourd'hui d'un homme qui voudrait imposer la constitution française à l'Espagne? Si cet homme se rencontrait, ce que nous ne supposons pas, ne serait-il point traité de visionnaire? tout le monde ne lui dirait-il pas : « A quoi donc pensez-vous? donner nos lois à un peuple incapable de les comprendre! Savez-vous que nos institutions consacrent des principes qui, chez lui, passent encore pour des sacrilèges? êtes-vous certain que l'instrument que vous mettez entre ses mains ne lui donnera pas la mort? »

La notice de M. Lanjuinais sur M. Necker ne nous fera point changer d'opinion à l'égard de cet homme d'État. Cette notice, bien qu'elle soit écrite sous des inspirations bienveillantes, ne laisse pas moins transpirer les fautes politiques et les erreurs ministérielles de M. Necker, erreurs cruelles! puisqu'elles ont contribué à placer le trône sur cet abîme où il s'engloutit depuis, à l'effroi de tous les trônes, et à l'éternel avertissement de tous les rois!

Les *Etudes biographiques* contiennent aussi des notices sur Arnould et Nicolle, où, comme on pense bien, les jésuites ne sont pas épargnés. Mais, ce qu'il y a de plus curieux dans l'ouvrage, c'est, sans contredit, le nom de l'auteur. Que de titres glorieux environnent aujourd'hui le nom du vieux républicain Lanjuinais ! Le voilà pair de France, propriétaire du *Constitutionnel*, membre de l'Institut et de la Légion-d'Honneur, comte et janséniste !

J.-J. A***.

CORRESPONDANCE.

A bord du paquebot *le Fuyard*.

QUIBOGA A SON FRÈRE ET AMI ESPOZY MINA.

(*Lettre interceptée.*)

C'en est fait, mon cher Sertorius, la cause de la liberté est perdue en Espagne, et moi je me sauve en Angleterre, où je compte que tu viendras bientôt me rejoindre. J'aurais bien pu m'embarquer pour Cadix ; mais j'apprends que 20,000 enrégés de l'armée française sont arrivés sous les murs de cette place, et ces suppôts du despotisme me causent tant de répugnance, que je ne veux pas les voir en face.

J'espère que tous nos amis rendront justice à mes patriotiques efforts : car j'ai tenu ferme, et je n'abandonne le sol de la Galice qu'après avoir vu (de loin) renverser la dernière pierre de la constitution ; heureux d'avoir pu échapper à la rage des servilès ! Ils vont dire qu'aucun de nous n'a tenu son serment de ne pas survivre à notre immortelle constitution de 1812 ; mais j'espère que tu imiteras notre exemple, te souvenant des reproches qu'on a si justement adressés jadis à Caton d'Utique, à Brutus et à Cassius, sur ce qu'ils se pressèrent beaucoup trop de mourir. En effet, si quelque chose peut excuser ces hommes qu'on appela *les derniers des Romains*, c'est qu'après Pharsale, ils étaient sans ressource et sans asile ; mais nous, *les derniers des Espagnols*, n'avons-nous pas le comité directeur de Paris ? Avec un pareil auxiliaire nous conserverons toujours l'espoir de relever notre

parti, en excitant quelque bonne guerre civile dans notre chère patrie. Notre devoir est donc de vivre.

La conduite de Morillo envers les amis de la liberté est tout-à-fait antilibérale. Cet homme est un second l'Abisbal. Il m'avait déterminé d'abord à ne pas reconnaître la régence de Séville, et m'avait promis 40,000 fr. pour prix de ma protestation. Je n'ai touché que le quart de cette somme, ce qui m'a déterminé à le déclarer traître et à lever l'étendard de l'insurrection. Alors ce misérable a marché contre moi, en se joignant aux Français. Tu penses bien que je ne l'ai pas attendu. Que cet exemple te serve de leçon, mon cher Sertorius, et lorsque tu feras en Catalogne ce que je viens de faire en Galice, ce qui ne saurait tarder, tâche que tes trésors et le prix de ta fuite te précèdent à bord du bâtiment sur lequel tu te sauveras. Imite le brave Pépé, emporte le plus de millions que tu pourras, je t'en conjure dans ton intérêt et dans celui de tes amis. L'argent seul peut consoler dans leurs revers les amis de la liberté.

Si Morillo a trahi la cause sacrée de la liberté, en revanche Wilson s'est comporté comme un héros; deux fois il a failli être pendu en Portugal, ce qui ne laisse pas que de lui faire beaucoup d'honneur. Ce brave officier a un talent tout particulier pour faire des harangues et des proclamations: c'est un véritable Démosthène à la tribune et sur le champ de bataille. Il a pris la fuite, mais non sans dire leur fait aux Portugais qui l'avaient insulté.

Les éloges mérités que je donne à la conduite du brave Wilson, je ne saurais les accorder à Fabvier. Cet homme est un sot ou un traître: un sot, s'il a cru que son drapeau tricolore allait faire passer l'armée française de notre côté; un traître, si, connaissant le dévouement aveugle de cette armée aux Bourbons, il nous a néanmoins conseillé la résistance. Où est donc cette armée d'hommes libres qui devaient venir se ranger sous ses ordres avec Lamothe, Delon, Pegulu, Desbordes et autres maladroits conspirateurs du 19 août? Il n'est que trop vrai, mon cher Sertorius, que nous avons été dupes de ces misérables; tu as dû t'en apercevoir durant ta déplorable expédition de la Cerdagne. Les banquiers et les journaux libéraux, voilà les seuls bons auxiliaires que nous ayons en France. Les premiers ne nous ont pas épargné l'argent, et les seconds nous défendent avec une audace sans exemple. Les tacticiens du *Courrier* et du *Pilote* ont tué, dans

Leurs feuilles, plus de Français que nous n'en avons vu toi et moi. C'est vraiment une merveille, que la manière dont ces bons citoyens ont combattu pour nous dans ces positions que nous n'avons jamais songé à défendre? Le duc d'Angoulême était à Burgos, qu'ils disputaient encore intrépidement, contre leurs compatriotes, le passage de la Bidassoa. Il nous ont mis sur pied une armée bien équipée, de 175,000 hommes; ils ont organisé, toujours dans leurs feuilles, des guérillas qui font merveille. Enfin, rien ne manquerait à notre prospérité, si tout marchait en Espagne comme dans le *Constitutionnel*, le *Courrier*, et surtout dans le *Journal du Commerce*.

Si le maréchal Moncey t'a permis de conserver quelques communications avec l'intérieur de l'Espagne, et que tu saches des nouvelles de notre camarade Ballestéros, tu m'obligeras de me faire savoir où il est. Je lui ai écrit en Arragon, mais il n'y était plus. Un émissaire que j'envoyai secrètement, quelque temps après, à Valence, vint me rapporter que ce brave battait en retraite sur Alicante. Un second émissaire ne le trouva plus à Murcie, et le suivit vers Grenade sans pouvoir l'atteindre, d'où je conclus qu'en moins d'un mois, cet intrépide chef et son armée ont fait près de trois cents lieues, ce qui doit avoir mis sur les dents la division Molitor. Je me réjouis avec toi de ce brillant succès de nos armes : c'est toujours une petite consolation.

Je te félicite bien sincèrement d'avoir échappé aux poursuites de ces deux démons qu'on nomme Donnadiou et Saint-Priest. En lisant les bulletins de Madrid, j'ai tremblé mille fois pour ta vie. Quel malheur si tu fusses tombé vivant dans les mains de ces généraux ultra-serviles!

Si tu meurs de la fluxion de poitrine que tu as gagnée dans cette fâcheuse campagne, je te promets, foi d'homme libre, que tu figureras dans le Martyrologe de la liberté, à côté des plus célèbres exterminateurs de 1793. Cette promesse devra consoler les mânes du vainqueur de Castelfolit.

Adieu, cher frère et ami : mon sang est à toi et à la liberté. Comme cette idole de mon cœur, je te chérirai jusqu'à mon dernier soupir, que j'éloigne le plus que je peux.

QUIROGA, citoyen de l'univers.

LITHOGRAPHIE.

POLICHINELLE AUX AVANT-POSTES ,

OU MINA FINCÉ.

Extrait d'un rapport de la junte patriotique de Barcelonne aux cortès en général, et aux trois nouveaux rois de Cadix en particulier.

Messieurs ,

N'entendant plus parler de vous et nous trouvant dans une situation vraiment bien inquiétante , nous croyons vous devoir un rapport circonstancié des maux qui pleuvent sur notre ville infortunée. Le plus difficile n'est pas de le faire , mais de vous le faire parvenir : car il nous est revenu , à travers mille versions sur votre sort , que vous étiez , ainsi que nous , dans la souricière. C'est ce qui nous force de mettre pour suscription à l'enveloppe de notre message : *A messieurs nos rois , partout où il sera possible de les rencontrer.*

C'est donc pour vous dire que nous voilà définitivement bloqués tant par terre que par mer , ce qui nous cause une foule de désagrémens pour le présent et de soucis pour l'avenir. Déjà les comestibles sont rares ; encore plusieurs jours et ils auront entièrement disparu. Avec cela , pas le moindre espoir de s'en procurer d'une manière quelconque : les Français occupent toutes les avenues. Bombes à droite , boulets à gauche , voilà les seuls alimens qui se préparent pour nous ; le tout assaisonné de fusillades et de coups de sabre quand nous tentons de faire deux pas dehors.

Vous savez , messieurs , ou vous ne savez pas que nos troupes lancées comme des daims de montagnes en montagnes , n'ont pu tenir la campagne plus long-temps , et sont rentrées pêle-mêle *intra muros*. Les pauvres gens , comme ils étaient faits ! quelle misère , surtout quelle faim !! faim de chasseurs , c'est tout dire ! Mais voici le plus cruel de l'événement. Leur général en chef , notre héroïque Mina , le Sertorius de la Catalogne , pressé par un point de côté (indisposition qu'on gagne en courant trop fort) , était en outre courbaturé à force de chutes et de contusions : ces diables de ravins sont si perfides quand on fuit. Bosses au front ,

bosses par-devant, bosses par-derrière, vous l'auriez pris, messieurs, pour Polichinelle, sauf le respect qui vous est dû. Si bien donc que le grand homme avait besoin de revenir en ville pour respirer du vulnérable et calmer son émoi. Il arrive de nuit aux portes de Barcelonne : destin fatal, il tombe dans un bivouac français. *Qui vive?* Il se tait. *Qui vive?*.... Il tire son grand sabre. Le voltigeur ne dégaîne pas le sien : il tenait seulement une pincette avec laquelle il attisait le feu du bivouac. Prendre un héros avec des pincettes, cela se conçoit-il? C'est pourtant ce qui est arrivé. Saisi par le nez, Mina se porte en arrière, l'instrument glisse, et le défenseur de nos libertés se sauve encore une fois. Une de ses oreilles est pourtant restée au pouvoir de l'ennemi.

Cette scène vraiment désagréable lui a causé une révolution telle, qu'il n'a eu que le temps de se mettre au lit. Il est dangereusement malade, peut-être même.... (Nous croyons pouvoir nous dispenser de donner à nos lecteurs la fin de ce rapport ; nous avons seulement voulu leur signaler l'épisode qui a fourni le sujet de la lithographie que nous leur offrons aujourd'hui. Nous ajouterons seulement que la junte de Barcelonne crie de toutes ses forces au secours ! et supplie les cortès de prendre en sérieuse considération la situation d'une immense population d'hommes libres réduits bientôt à l'affreuse alternative, ou de mettre les pouces, ou de se jeter à l'eau, ou de mourir d'inanition. Si la réponse des cortès vient à notre connaissance, nous la communiquerons de suite à nos abonnés.)

Conversation entre Pépé et Wilson.

Pépé. Eh bien ! mon cher Wilson, à quoi vous décidez-vous ?

Wilson. Je ne sais.

Pépé. Il paraît que vous n'êtes pas pour les grandes résolutions... Sauvez-vous...

Wilson. Où ?

Pépé. En Angleterre.

Wilson. En Angleterre ; Hunt qui m'y attend pour me boxer.

Pépé. C'est fâcheux ; mais croyez-moi, cela vaut encore mieux que des coups de fusil, au moins on n'en meurt pas.

Wilson. Soit, mais il est désagréable....

Pépé. Eh! qu'importe? votre vie sera sauve, etc'est à quoi nous autres héros nous devons penser; faites comme moi, je retourne en Angleterre où j'ai été si bien reçu; vous! sortez au plus vite d'un pays où l'on vous a si mal accueilli, ce n'est pas ici la terre de la liberté.

Wilson. Je songerai à ce que vous me dites, glorieux collègue; annoncez à mes amis d'Angleterre que je n'ai pas été blessé.

Pépé. Ils le savent d'avance. Adieu, je m'embarque, sauve qui peut.

ÉCLATS.

Un distributeur du *Constitutionnel* vient d'être condamné à trois mois de prison pour avoir colporté des gravures et autres objets destinés à propager l'esprit de rébellion et de révolte. Cet homme de bien avait soin de ne vendre ces gravures qu'aux abonnés de son journal. Il est probable que ce délit est isolé comme le crime de *Louvel*. Il est certain pourtant qu'un porteur de *la Quotidienne* ou de *la Foudre* n'aurait pas été arrêté avec de telles gravures; mais, dis-moi qui tu sers, je te dirai qui tu es,

Le régicide *Dulaure* publie des *Esquisses historiques* sur la révolution française. Nous sommes curieux de savoir si l'on trouve dans ces esquisses le vote du conventionnel *Delaure*, qui prononça la mort de Louis XVI, *sans appel et sans sursis*.

A peine un mois s'est-il écoulé depuis que nos forces de terre et de mer bloquent Cadix, et *le Pilote* prétend savoir déjà que le gouvernement des Etats-Unis envoie une flotte pour obliger notre station à laisser pénétrer les bâtimens américains dans ce port. Nous ne doutons pas que *le Pilote* n'ait des relations très-intimes avec le pays des Iroquois; mais nous croyons qu'il ne fait marcher la flotte américaine contre la nôtre, que pour consoler les *bons Français* qui composent sa coterie de la hausse de nos fonds publics, de nos succès en Galice, et surtout de la maladie de *Sertorius-Mina*.

Sur la foi des journaux du Midi, on a cru que le vomissement de sang dont Mina est affecté provient d'une chute de cheval. C'est une erreur. Mina rend le sang dont il s'est gorgé à Castelfolit, à la Seu, à Parga et autres lieux. Quoique l'expectoration soit très-abondante, il paraît que la maladie sera longue.

Un journal dont le nom est inutile à citer, car on ne le connaîtrait pas davantage, disait dernièrement que M. Étienne avait une force d'Hercule : de là vient sans doute que les écrits de cet homme de lettres paraissent si souvent faits à coups de poings.

Le numéro du *Constitutionnel* d'avant-hier ayant été saisi, le *Pilote* a été ce soir-là encore plus effronté et plus menteur qu'à l'ordinaire. Il faut bien que le service se fasse sans interruption.

Notre correspondant de Londres nous informe qu'humilié de la réception qu'on lui préparait dans les tavernes, sir Robert Wilson s'est précipité dans la Tamise, et qu'il a de suite coulé à fond, ayant attaché à son cou une pierre de la constitution.

Un grand conseil de guerre a été tenu hier par les tacticiens du *Journal du Commerce*, à l'effet d'imaginer un moyen de faire tenir quelques vivres au cortès. On n'en a pas trouvé de plus ingénieux que d'essayer de corrompre quelques artilleurs du siège pour les engager à mettre du son ou du foin dans les bombes qui vont être lancées. La manne leur tomberait ainsi du ciel ; mais on craint qu'il n'y ait pas méche.

On a fait, samedi dernier, sur la Seine, l'expérience d'un instrument dit *rouanettes*, qui a l'avantage de soutenir à la surface de l'eau celui qui le porte, sans qu'il risque de se noyer. Nous apprenons qu'une société de philanthropes vient d'en faire une commande considérable, qui sera de suite expédiée à Barcelonne, pour le salut des *hommes libres*, à qui il ne reste d'autre voie d'évasion que de se jeter à la mer. Nous craignons beaucoup qu'elle n'arrive trop tard.

Le *Pilote* d'avant-hier annonçait que M. Amédée Tissot vient de publier une tragédie intitulée : *le Massacre de la Saint-Barthélemy*. C'est sans doute par modestie que le *Pilote* n'a pas ajouté

qu'un autre poëte, portant aussi le nom de Tissot, a mis la main à deux tragédies ayant pour titre, l'une, *les Massacres du 2 septembre*, l'autre, *la Mort de Ferraud*.

Un journal successeur, ou qui a droit à la succession du *Miroir*, du *Courrier des Spectacles* et de l'*Album*, etc., prétend qu'on va mettre au bas du portrait d'un particulier très-connu, ce vers :

« Le danse n'est pas ce que j'aime. »

Nous sommes prévenus de notre côté que l'on va faire paraître une lithographie représentant le libéralisme perfectionné, avec ces deux vers :

« Les rois ne sont pas ce que j'aime,

« Mais c'est le fils à Nicolas. »

C'est par erreur que *la Quotidienne* a dit que M. le prince de Talleyrand avait pris un abonnement au *Diable boiteux*, c'est le prince de Benévent qui a donné dans ce travers.

COURS DE MNÉMONIQUE.

Plus le monde avance en âge et plus le domaine des sciences s'agrandit. La mémoire la plus vaste est insuffisante aujourd'hui pour retenir et classer l'immense nomenclature de faits, de dates et de mots que présentent l'histoire, les arts, la littérature, les langues mortes et vivantes, en un mot tout ce qui compose le domaine du savoir. Il y a environ quinze ans qu'un M. Fanaigle essaya de naturaliser parmi nous la *mnémonique*, ou l'art de se créer une mémoire artificielle. L'accueil défavorable qu'il reçut à Paris, les sarcasmes dont il fut l'objet, n'ont pu décourager M. Frédéric Côme, qui se présente avec un système de mnémonique dont le perfectionnement lui a coûté, à ce qu'il assure, plusieurs années de travail.

Il vient pour secourir nos mémoires troublées.

Ceux qui ont assisté à la séance que M. Côme a donnée le 15 de ce mois assurent n'avoir rien vu de plus surpre-

nant que les résultats de la méthode que ce jeune avocat se propose d'enseigner. Il a fourni à ses auditeurs la preuve des prodigieux effets de mémoire qu'on peut obtenir avec l'aide de la Mnémonique. Les neuf chefs-d'œuvre de Racine contiennent plus de 13,000 vers. M. Côme, interrogé, a indiqué, sans jamais se tromper, le numéro correspondant à tel ou tel vers de chaque tragédie, et réciproquement les vers correspondans aux numéros. Il a récité, à volonté, des passages et même des scènes entières. Dans son prospectus, que nous avons sous les yeux, il affirme que la mémoire la plus rebelle, grâce à sa méthode, peut retenir, dans l'espace d'un an, 1500 vers ou 1500 époques, les cinq codes, avec les numéros des articles, et plus de 20,000 mots de langues étrangères.

Il en faut convenir, M. Côme et sa Mnémonique ne pouvaient arriver plus à propos, car en aucun temps les hommes n'eurent moins de mémoire que de nos jours. Le siècle où nous vivons ne nous paraît peut-être si fertile en inventions que parce qu'il ignore ou qu'il a oublié ce qui a existé bien avant lui. Quoi qu'il en soit, nous faisons des vœux pour que l'art de se créer une mémoire artificielle se répande dans le royaume. Grâce à ce secours, peut-être que nos jeunes gens sauront l'histoire de France; nos avocats connaîtront Démosthène et Cicéron; tel ministre pourra savoir combien de milliers d'employés il a sous ses ordres; enfin, il n'est pas même impossible que les femmes sachent un jour l'âge qu'elles ont.

AVIS. — MM. les Souscripteurs dont l'abonnement expire le 1^{er} août, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET, RUE SAINT-HONORE, N^o 315.